

NOVEMBRE

Sur le sol endurci déjà par l'aquilon,
Plus d'émeraude en fleurs, plus de vert liseron ;
Adieu blonds nids d'amours, doux foyers de ramages,
Adieu nos rêves d'or sous les rituels bocages ;
Voici venir Novembre en son manteau de deuil.
La nature agonise en son vivant cercueil,
Les arbres dépourvus de leur verte ramure,
Semblent de vieux héros mourant d'une blessure.
Leurs bras nus dans les airs s'agitent en pleurant,
Et leur sifflement rauque et leur cri déchirant
Jettent l'effroi dans l'âme inquiète et pensive.
Le soleil des beaux jours avec sa lueur vive
Ne daigne plus sourire et se cache là-bas,
Derrière l'horizon grisâtre de frimas.
Le ciel jadis d'azur est chargé de nuages,
Et le souffle du Nord, grande voix des orages,
Semble un funèbre glas qui pleure amèrement
La mort de la nature et son affaissement.
Mais d'autres glas aussi font entendre leurs plaintes ;
Ils ravivent toujours les cruelles empreintes
Qu'a faites la souffrance en passant dans nos cœurs.
Leur morne tintement réveille nos douleurs
Car dans ce rude accent du vieux bronze qui pleure
On distingue toujours une voix qui se meure,
Une voix d'outre-tombe, un bruit vague et confus,
Demandant de prier pour ceux qui ne sont plus.

J. Chateaubriand

CHATEAUBRIAND ET VEUILLOT

II

Avant tout et surtout, Veillot était prosateur : la prose était son instrument favori, celui qu'il maniait le mieux. Il le confesse lui-même dans ces vers si connus des lecteurs tant soit peu familiers avec ses œuvres :

O prose ! mâle outil et bon aux fortes mains !
Quand l'esprit veut marcher, tu lui fais ses chemins.
Grave dans le combat, légère dans la joute,
En habit d'ouvrier, libre, tu suis ta route.

Marchant droit vers le but, tu n'as jamais besoin
D'abdiquer lâchement le mot vrai qui fuit loin :
Tu le prends au galop de lui seul occupée.
Le vers n'est qu'un clairon, la prose est une épée.

Mais cette épée se transformait par instants en une lyre mélodieuse. Le polémiste était poète à ses heures. Comme nous l'avons déjà dit en parlant de lui et de Chateaubriand, il avait, entre autres dons, ceux d'une vive sensibilité, d'une brillante imagination et d'un sens très artistique. Dans son article *Pro domo sua*, il déclare que la muse poétique venait quelquefois lui toucher le front de son aile, le becqueter et l'inspirer de chanter. Il ajoutait qu'il y a des pensées et des sentiments qui ne peuvent bien se traduire qu'en formules rythmées et rimées. Aussi, lorsque ces inspirations lui venaient, il cédait à leurs instances.

En conséquence, il a pu laisser assez de vers pour former plusieurs volumes, et bon nombre de ces poésies sont réputées très belles.

Permettez, à l'appui, une nouvelle citation : c'est la pièce du *Cyprès* — titre significatif — dans lequel il passe en revue les dernières épreuves que lui fait subir la sainte Providence.

LE CYPRÉS

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir.
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir
D'où la vie en chansons jaillissait comme une onde.
Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore,
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains.

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant
Du pied de vos autels emmenai cette enfant, [phant,
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
De quels rayons divins ce jour étincela !
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels mur-

Tout nous riait, les eaux, les bois, les moissons mûres.
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride ai-je vu tant de flammes ?
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
" Pour t'aimer j'ai deux cœurs, je porte en moi deux [âmes ? "

Plus tard, à ce bonheur, quand vous mettiez le sceau,
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse,
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,
L'avenir... Maintenant quand je songe à ces biens,
J'ignore si je rêve ou si je me souviens.
J'habitais dans la joie, et le deuil m'environne.
Le souffle de la mort, plus tranchant que le fer,
A moissonné mes fleurs dont les parfums périment ;
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent.
O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine
Nous prend jusqu'à nos pleurs, tant Dieu veut nous
Et nous perdons encor la douceur de pleurer [sevrer ;
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.
Ah ! comme ils sont présents ! Comme elle vit, la [mort !

Comme l'on voit ses yeux entr'ouverts, ses mains roi-
Comme elle s'établit dans nos demeures froides [des !
Dans nos cœurs navrés qu'elle mord !

Le temps n'a pas marché ; c'est hier, c'est tout à
J'étais là près du lit de mon père expirant [l'heure :
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant...
Et vous, trésors de Dieu, trésors au moins que je
Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix, [pleure
Doux enfants, chaste épouse, ô gerbe moissonnée !
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris !

Nous ne voudrions pas trop parler, nous montrer
trop enthousiastes ; mais ces vers, il nous semble, ont
une grâce exquise, un charme profond, et rappellent
les plus beaux vers de Lafontaine et de Lamartine,
comme délicatesse et comme sentiment.

Les morceaux dont les noms suivent nous paraissent
revêtir les mêmes qualités : *La Musique, la Campa-
gne et la Mer ; l'Homme ; la Symphonie pastorale ; la
Sonate en la majeur ; l'Eglise du village.*

Les ouvrages de Veillot sont nombreux — une
cinquantaine de volumes, croyons-nous. Inutile de
dire qu'ils sont tous imprégnés d'un profond esprit de
foi et marqués au coin d'une grande perfection de
forme.

Dans tout ce qu'il a écrit, même dans ses lettres les
plus intimes, les plus familières, il ne s'oublie jamais ;
il respecte toujours la grammaire et les lois du style.
Il avait le culte de la forme ; il en faisait une ques-
tion de principe. Aussi, il recommande aux écrivains
novices de bien étudier leur grammaire, de toujours la
respecter et d'acquiescer la science des règles de la litté-
rature.

Si maintenant un jeune homme s'avisait de nous
consulter sur le choix à faire des livres de Veillot,
nous lui répondrions : lisez d'abord, si c'est possible,
le premier en date, puis le second, puis le troisième,
puis... tous les autres jusqu'au dernier.

Et s'il nous pressait d'en déterminer et d'en préciser
un certain nombre, nous ajouterions : aimez-vous les
charmantes descriptions, les tableaux gracieux, vi-
vants, les narrations piquantes ? Lisez les *Pèlerinages
en Suisse, Rome et Lorette.*

Désirez-vous des analyses de sentiments tendres,
délicats, des expressions de pensées pures, des études
de mœurs chrétiennes ? Lisez *Corbin et d'Aubecourt*,
le *Vol de l'âme*, l'*Épouse imaginaire*, la *Chambre nup-
tiale*, dans les *Historiettes et Fantaisies*. Voulez-vous
du style véhément, du style railleur, du style indi-
gné ? Lisez les *Odeurs de Paris*, les *Libres Penseurs*.
Vous verrez là comment Veillot manie le fouet, com-
ment il fouaille les bourgeois, les viveurs.

" Quel plaisir, dit-il, de dauber sur ce troupeau de
farceurs illustres et vénérés ! Croirait-on, à les voir
couverts de cheveux blancs, de croix d'honneur, de
lunettes d'or, de toges et d'habits brodés, fiers, bien
nourris, maîtres de cette société qu'ils grugent... croi-
rait-on que leurs calculs sont dérangés, que leur som-
meil est troublé par le bruit du fouet dont ils ont eux-
mêmes armé un pauvre petit diable sans nom, sans
fortune et sans talent !... Grosses outres gonflées de
fourberie et d'usure, je saurai tirer de vous quelque
chose qui saura suppléer aux remords ! "

On lui demandait, un jour, quelle était sa vocation.
" Quelle est ma vocation, dit-il ? C'est de mettre à
la porte de l'Eglise tous ceux qui troublent le service
divin. "

Visez-vous maintenant au journalisme ? Nous
l'avons déjà dit : lisez les *Mélanges*.

Voulez-vous apprendre à écrire toute sorte de let-
tres ? Lisez la *Correspondance* — sept ou huit beaux
volumes.

Vous y trouverez des lettres admirables écrites à
toute sorte de personnes et sur toute sorte de su-
jets, depuis l'évêque et le cardinal jusqu'à la petite
fillette et au petit bambin, et sur la philosophie, la
société, la religion, comme sur les plus humbles sujets.

Voulez-vous vous convertir ? Lisez encore *Rome et
Lorette*, et les *Pèlerinages en Suisse*. Enfin, voulez-vous
persévérer ? Lisez, lisez et relisez la *Vie de Jésus-
Christ*.

A propos de ce choix des livres de Veillot, nous
pensons à Chateaubriand. Si un jeune homme ou une
jeune personne nous demandait quels livres de ce der-
nier nous leur conseillerions de lire, nous leur dirions :
Attachez-vous bien au *Génie du Christianisme* : lui seul
supplée à tous les autres et sous tous les rapports.
C'est ce livre qui a fait la grande réputation de son au-
teur, et c'est celui que l'on peut lire avec le plus de
profit. Vous y trouverez de tout : des descriptions,
des tableaux, de l'histoire, de la poésie, de l'éloquence,
de la philosophie même, mais surtout un accent de foi
qui élève l'âme au-dessus de la matière, lui inspire le
goût des belles et saintes choses, lui fait apprécier, lui
fait aimer la religion.

Plus d'une fois, en feuilletant ce beau livre, il nous
arrive de ressentir ce que l'on éprouve en lisant l'*Imi-
tation de Jésus-Christ* : un réveil de foi, un goût de
piété, une flamme d'amour de Dieu.

Quant au style, vous le verrez dans toutes ses prin-
cipales formes : style sublime, style tempéré, style
simple. Un bon nombre de pages sont écrites dans un
style simple, quoique en même temps toujours élé-
gant, toujours charmant au possible : ce sont celles sur-
tout qui forment les derniers chapitres de l'ouvrage.
Pascal ou de Maistre les aurait signées.

Tandis que nous parlons de Chateaubriand, nous
croyons devoir ajouter qu'il faisait de la poésie à ses
heures ainsi que l'auteur du *Parfum de Rome* ; té-
moin, entre autres, ces vers si gracieux, si charmants,
que tous nos lecteurs connaissent, qu'ils chantent
peut-être et qui attestent si bien la délicate sensibilité
du grand écrivain :

" Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère ;
Et nous baignions ses blancs cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?
Et cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau,
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne, et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !

Revenant à Veillot, nous ferons peut-être plaisir au
lecteur en racontant que nous avons eu la bonne
fortune de faire sa connaissance lors de notre séjour à
Paris en 1875. l'apogée de sa gloire littéraire, il